

Finlande 1939, Tchétchénie 1994, Ukraine 2022 : pourquoi les guerres russes se ressemblent-elles ?

Eric Martel-Porchier, Docteur en Sciences de Gestion/Chercheur associé au LIRSA

Publié le 29 avril 2022 – Mis à jour le 29 avril 2022

Si l'on compare l'actuelle guerre en Ukraine à deux conflits précédents qui ont impliqué l'armée soviétique et russe – la guerre soviéto-finlandaise de 1939 et la première guerre de Tchétchénie en 1994-1996 –, on ne peut qu'être surpris par leurs similitudes. Pourtant, les contextes historiques et sociaux sont totalement différents. Quelle proximité peut-il y avoir entre l'URSS de 1939, marquée par les terribles purges stalinienne et dont le gouvernement vit dans la peur d'une future invasion allemande, la Russie de 1994, société en plein effondrement où les logiques mafieuses prévalent et où les militaires doivent recourir à toutes sortes d'arrangements douteux pour se rémunérer, et la Russie de 2022, qui se serait, d'après une formule chère à Vladimir Poutine, « relevée » au cours des deux dernières décennies ?



©pixabay

Une constante apparaît à l'examen de ces trois conflits : la combinaison d'une peur ressentie par le Kremlin (paranoïa excessive dans l'URSS de Staline, crainte du démembrement de la Russie au début des années 1990, effroi face à l'extension de l'OTAN en 2022) et de la confiance démesurée du pouvoir russe dans sa propre armée, malgré une méconnaissance profonde de son mode de fonctionnement. De même, en 1939 et en 1994 comme en 2022, la force de l'ennemi est insuffisamment prise en compte. Cela peut se comprendre : sur le papier, le déséquilibre des forces est

absolu. Pourtant, chaque fois, ce ne sont pas des éléments quantitatifs qui définissent réellement la force de l'armée soviétique ou russe mais son organisation, laquelle est directement corrélée à un élément essentiel : le niveau de motivation de ses hommes, qui reste fragile.

Autorité ne veut pas dire contrôle

Car si l'armée soviétique ou russe est une structure autoritaire, l'obéissance de ses hommes est loin d'être acquise. C'est ainsi que le 31 décembre 1994, [lorsque l'état-major russe ordonne à quatre colonnes d'entrer dans Grozny](#), la capitale de la Tchétchénie, seules deux vont s'exécuter, les commandants des deux autres unités [refusant d'obéir](#).

Dans cette guerre, la capacité à commander du ministre de la Défense, Pavel Gratchev, « [dépendait directement de sa présence sur le terrain](#) ». Car lorsque les troupes russes sont peu motivées, les ordres tendent à se perdre dans des difficultés de transmission. Lors de la première guerre de Tchétchénie s'est établi un système d'[autorité charismatique](#) : le chef doit être « admirable » pour être obéi et doit donner en personne ses ordres à ses subordonnés. Cette présence obligatoire sur le terrain pourrait d'ailleurs expliquer le nombre important de [généraux russes tués](#) dans l'actuelle guerre d'Ukraine.

Dans ce contexte, le commandement se voit contraint de laisser la troupe s'auto-organiser, quitte à en perdre le contrôle. On comprend mieux les [très nombreuses exactions commises par les troupes russes](#) dans cette première guerre de Tchétchénie, l'état-major étant plus préoccupé par la résistance incertaine de ses troupes face à un ennemi redoutable que par l'existence avérée de comportements criminels.

La guerre de Tchétchénie, un conflit d'une rare violence.

Lors de la première guerre de Tchétchénie, loin de ressembler à des troupes abreuvées de propagande et prêtes à mourir pour la mère patrie, les soldats russes vont hésiter et ne pas comprendre pourquoi il faut attaquer [cette région dont ils se sentent si proches](#) et dont la capitale Grozny [compte près de 29 % de Russes](#). Les ordres ne sont pas suivis ou n'arrivent pas à leurs destinataires. L'artillerie russe va même, en 1996, aller jusqu'à bombarder, [à Pervomaiskaya](#), une unité de Spetnaz, dépendant du FSB, [qu'ils détestent](#), invoquant des malentendus ou des erreurs de tirs.

Car l'armée russe des années 1990 est loin d'être une structure monolithique : à l'armée, qui dépend du ministère de la Défense, s'ajoutent les unités du ministère de l'Intérieur (le MVD), mais aussi les forces de sécurité dont le FSB fait partie et, sous la dénomination de « cosaques », des forces irrégulières. Les forces du MVD, réputées pour leur cruauté, leur niveau de corruption élevé et leur efficacité, sont particulièrement haïes par les conscrits qui forment l'essentiel de la troupe. C'est ainsi que, si le Kremlin exerce une autorité absolue sur ses forces armées, il ne les contrôle pas réellement, [ce qui sera également le cas lors de la seconde guerre de Tchétchénie](#), victorieuse cette fois, effectuée sous l'impulsion de Vladimir Poutine.

Le phénomène s'est également produit lors de la [guerre soviéto-finlandaise](#) : les soldats s'étaient rapidement rendu compte du décalage entre la propagande soviétique du régime stalinien et la réalité du terrain : les Finlandais étaient loin d'être les barbares qui attendaient avec impatience d'être libérés par les troupes soviétiques que la propagande leur avait décrits. C'est ainsi qu'aux nombreux courriers de soldats soviétiques s'émerveillant de l'abondance des villageois finlandais vont s'ajouter des épisodes d'insoumission, tels que des chants contre la guerre après des tournées de vodka et quelques désertions. Le NKVD saura vite réprimer ces manifestations hostiles en fusillant les déserteurs et fuyards.

L'invasion soviétique de la Finlande – La guerre d'Hiver 1939-40.

L'ennemi sait toujours communiquer

Dans ces deux conflits précédents, les troupes russes ont été soumises à un traitement redoutable face à une guérilla terriblement efficace. Si les militaires finlandais se concentrent sur les colonnes d'arrière-garde qu'ils détruisent systématiquement, les Tchétchènes vont mener des [actions beaucoup plus éprouvantes](#) avec l'utilisation de snipers, de destructions systématiques des colonnes de ravitaillement, de tirs sur les ambulances, voire de tirs ponctuels à partir d'hôpitaux dans le but d'inciter les soldats russes à réagir et pouvoir mettre en avant la brutalité de ces derniers.

Si les Tchétchènes se montrent particulièrement violents envers les soldats russes, ce n'est pas le cas des Finlandais qui commettent quelques exactions au début de la guerre, mais se font vite rappeler à l'ordre par leur propre gouvernement, car ces actions isolées ne peuvent qu'affaiblir le travail de communication mis en œuvre à la face du monde.

Dans ces deux guerres, les Finlandais et les Tchétchènes se révèlent de redoutables communicants, là où l'URSS et la Russie brillent par leur silence ou par une propagande en décalage avec la réalité. Si la communication des

Tchéchènes et des Finlandais a pour but de mobiliser la communauté internationale, celle de Moscou vise avant tout à cacher à sa propre population la réalité de la guerre et de la difficile situation que traverse l'armée, voire de l'ampleur du nombre de soldats tués.

Les Tchétchènes s'attachent à montrer au monde de nombreux chars russes détruits, des frappes sur les bâtiments civils et les nombreuses exactions commises par les troupes russes. Les Finlandais, plus de cinquante ans plus tôt, avaient fait circuler des photos de soldats soviétiques morts gelés, révélant la faiblesse logistique de l'armée ennemie.

Ils avaient également décrit les soldats soviétiques comme des êtres incontrôlables [« incapables de voir et réagir à l'autoritarisme de leurs maîtres »](#), auxquels Helsinki opposait [« la dignité, le courage, la virilité, la ténacité et la retenue »](#) des militaires finnois. Ce faisant, ils avaient réussi à déclencher un véritable mouvement de sympathie des pays occidentaux à leur égard et même obtenu un résultat qui ferait pâlir d'envie l'actuel gouvernement ukrainien : la [promesse d'une intervention armée de la France](#), qui n'aura finalement pas lieu. Édouard Daladier, président du Conseil, particulièrement sensible à l'esprit de résistance des Finlandais, était en effet allé jusqu'à proposer une intervention militaire, ce qui eut pour effet d'agacer le Quai d'Orsay, qui ne comprenait pas comment il serait possible d'entrer en conflit avec l'URSS alors que la France et le Royaume-Uni étaient déjà en guerre avec l'Allemagne nazie.

Des guerres en deux phases

Dans les deux cas, la guerre s'est déroulée en deux phases.

Si la première n'a été qu'une succession d'échecs militaires, la seconde est l'occasion d'une réorganisation de l'appareil militaire soviétique puis russe, ce qui donne des résultats plus probants. [Pour la guerre de Tchétchénie](#), la seconde phase permit la prise de sa capitale Grozny, au prix de nombreux morts civils et des destructions massives. Pour la guerre d'Hiver, les Soviétiques décidèrent d'abandonner leur projet initial de conquête de la Finlande et se recentrèrent sur l'acquisition de territoires à haute valeur stratégique.

Dans les deux cas, la technique militaire utilisée fut la même : des bombardements massifs afin de tirer parti d'une artillerie infiniment supérieure et une progression lente et méthodique bien à l'encontre de la tradition doctrinaire de l'armée soviétique. Si dans le cas de la guerre d'Hiver un armistice put être conclu, ce qui provoqua des réactions plutôt hostiles de la population finlandaise, il en fut autrement en Tchétchénie. Après une première victoire, les troupes russes furent expulsées par surprise de Grozny quelques mois plus tard et durent conclure un [armistice](#) reconnaissant *de facto* l'indépendance de la Tchétchénie.

Un armistice est-il encore possible ?

En suivant les enseignements de ces deux guerres, on ne peut que douter de la possibilité d'un armistice pour l'actuelle guerre d'Ukraine.

Lors de la guerre avec la Finlande, les Soviétiques souhaitaient libérer leurs forces armées afin de leur permettre de se préparer à un affrontement ultérieur avec l'Allemagne alors que l'armée finlandaise était au bord de l'effondrement. En ce qui concerne, la première guerre de Tchétchénie, le niveau de décomposition de la société russe était tel que le Kremlin se sentit contraint de signer un armistice. Rien de tel dans l'actuelle guerre en Ukraine, où aucun des deux belligérants ne se sentira obligé d'accepter un cessez-le-feu.

Si la Russie a subi d'importantes pertes, elle n'est pas sujette à une menace vitale la contraignant à cesser la guerre en renonçant à ses conquêtes ; quant à l'Ukraine, elle bénéficie d'un soutien externe, qui a fait défaut à la Finlande de 1940, ce qui lui permet de résister et de refuser des concessions territoriales trop importantes. Cette situation semble devoir aboutir à une guerre gelée aux conséquences internationales autrement plus sérieuses que celles liées à la [guerre du Donbass de 2014...](#)

[Eric Martel-Porchier](#), Docteur en Sciences de Gestion/Chercheur associé au LIRSA, [Conservatoire national des arts et métiers \(CNAM\)](#)

Cet article est republié à partir de [The Conversation](#) sous licence Creative Commons. Lire l'[article original](#).

📍 | Europe | International



[voir le site du LIRSA](#)

<https://blog.cnam.fr/l-europe-et-le-monde/international/finlande-1939-tchetchenie-1994-ukraine-2022-pourquoi-les-gue>